Roudine

Max Stirner

C T
140
.P65
#39
1910

7e sér.

Portraits d'Hier

ÉTUDES

sur la Vie, les Œuvres, l'Influence des Grands Morts de notre temps

MAX STIRNER

Par Victor ROUDINE

PRIX DU NUMÉRO

0 FR. 30

Henri FABRE & Cie

PARIS — 20, Rue du Louvre, 20 — PARIS

TÉLÉPHONE 321-42

ANNEXE DE LA BIBLIOTHÈQUE
Universitas
BIBLIOTHECA
d'Ottawa
Ottawaensis

PORTRAITS D'HIER

Etudes sur la Vie, les Œuvres et l'Influence des Grands Morts de notre temps

---

Publication bi-mensuelle illustrée : le 1er et le 15 de chaque mois

NUMÉROS PARUS

PREMIÈRE SÉRIE : **Emile Zola,** par VICTOR MÉRIC. — **Puvis de Chavannes,** par LÉON WERTH. — **Beethoven,** par GEORGES PIOCH. — **Henrik Ibsen,** par FRANÇOIS CRUCY. — **Honoré de Balzac,** par MANUEL DEVALDÈS. — **Bakounine,** par AMÉDÉE DUNOIS.

DEUXIÈME SÉRIE : **Baudelaire,** par GASTON SYFFERT. — **Jules Dalou,** par PAUL CORNU. — **Gustave Flaubert,** par HENRI BACHELIN. — **P.-J. Proudhon,** par MAURICE HARMEL. — **Gustave Courbet,** par MAURICE ROBIN. — **Gœthe,** par RAYMOND DARSILES.

TROISIÈME SÉRIE : **Pierre Dupont,** par G. CLOUZET. — **Pelloutier,** par VICTOR DAVE. — **A. de Vigny,** par HAN RYNER. — **Michelet,** par ELIE FAURE. — **Verlaine,** par A. WASEIGE. — **Léon Cladel,** par G. NORMANDY.

QUATRIÈME SÉRIE : **Edouard Manet,** par CAMILLE DE SAINTE-CROIX. — **Constantin Meunier,** par M.-C. POINSOT. — **Eugène Delacroix,** par MAURICE ROBIN. — **Clovis Hugues,** par GUSTAVE KAHN — **Alfred de Musset,** par PAUL PELTIER. — **Richard Wagner,** par J.-G. PROD'HOMME.

CINQUIÈME SÉRIE : **Villiers-de-l'Isle-Adam,** par VICTOR SNELL. — **J.-B. Carpeaux,** par FLORIAN PARMENTIER. — **Edgar Poe,** par MAURICE DE CASANOVE. — **Paul Cézanne,** par ELIE FAURE. — **Edgar Quinet,** par ELIE REYNIER. — **Tchernichevsky,** par VERA STARKOFF.

SIXIÈME SÉRIE : **Rollinat,** par JUDITH CLADEL. — **Pottier,** par ERNEST MUSEUX. — **Bjœrnstjerne Bjœrnson,** par MAURICE DE BIGAULT. — **Pasteur,** par GASTON SAUVEBOIS. — **Buchner,** par VICTOR DAVE. — **Fourier,** par HARMEL.

Chaque série coquettement brochée, **1 fr. 50,** franco

Chaque numéro : **25** *centimes franco — Etranger :* **0.30**

CONDITIONS D'ABONNEMENTS :

FRANCE, ALGÉRIE, TUNISIE		ÉTRANGER & AUTRES COLONIES	
Un an (24 numéros)....	6 fr. »	*Un an*.....	8 fr.
Six mois (12 numéros)..	3 fr. »	*Six mois*	4 fr.
Trois mois (6 numéros).	1 fr. 50	*Trois mois*	2 fr.

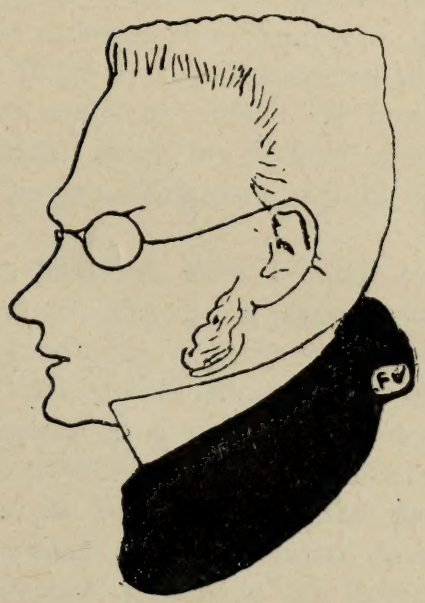
Adresser tout ce qui concerne " Portraits d'Hier "
à H. FABRE, 20, Rue du Louvre, et 131, Rue Saint-Honoré — PARIS (1er).

DEUXIÈME ANNÉE. — N° 39
15 Octobre 1910

Portraits d'Hier

Max STIRNER

par Victor ROUDINE

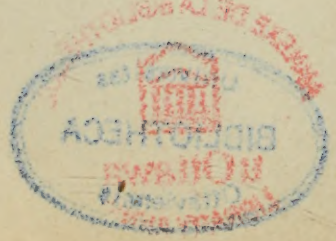


Max Stirner.

Dessin de F. VALLOTTON.

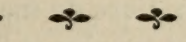
ANNEXE DE LA BIBLIOTHÈQUE
Universitas
BIBLIOTHECA
uOttawa
Ottaviensis

CT
140
.P65
#39
1910



Portraits d'hier N° 39. — *15 Octobre 1910*

Max Stirner



I. — Un réfractaire

C'était à Berlin, à la veille de 1848. La lourde brume de réaction se dissipait — présage de la révolution. De nombreux groupements d'intellectuels radicaux se constituaient, et parmi eux il en fut un remarquable par sa critique railleuse et « cynique ». Ce groupe se donna le nom de « Libres ». Il est vrai qu'il inspirait plus d'horreur aux petits bourgeois d'alors, qu'il ne faisait de bonne besogne pratique. Mais, de ces réfractaires, ayant les défauts et qualités communs aux réfractaires de tous les pays, beaucoup prirent part aux barricades de mars.

Dans leur cabaret habituel, chez Hippel, où se coudoyaient les hommes de tous les partis avancés, on pouvait rencontrer presque tous les soirs un homme blond-roux, de taille moyenne, aux yeux bleus sous des lunettes d'acier, observateur calme et un peu pédantesque — un type parfait de professeur de collège, au dire des survivants. Johann-Caspar Schmidt de son vrai nom, il s'attribuait le pseudonyme, qu'il devait rendre illustre, de Stirner — à cause de son front (*Stirn* en allemand) puissant, la seule partie frappante de son visage.

Bien avant la publication (1844) de son livre *L'Unique et sa Propriété,* il était connu dans ce milieu de réfractaires par ses idées révolutionnaires. Une chanson satirique, retrouvée naguère (1), datant de 1842, dans laquelle un auteur inconnu célébra les ébats des « Libres », représenta Stirner en ces termes :

Regardez-le Stirner, ce circonspect briseur de cadres :
Pour le moment, c'est de la bière qu'il boit,
Mais attendez, il boira bientôt du sang.
Les autres poussent des cris sauvages : à bas les rois !
Et Stirner les complète criant : à bas aussi les lois !

---

(1) Publiée dans les *Dokumente des Sozialismus,* 1904 ou 1905.

Quelques années avant l'apparition de son ouvrage, il se maria avec Marie Daehnhardt, rencontrée chez les « Libres ». Elle lui apporta quelques sous qui lui permirent de vivre momentanément sans souci. Puis, il espéra vivre de sa plume; il fut vite déçu — la réaction avait redoublé. Il essaya de fonder une laiterie, mais échoua; l'argent de sa femme y fut englouti. Bientôt l'indigence se fit sentir dans le ménage. Sa compagne le quitta. Elle se fixa à Londres où les Herzen, les Freiligrath la fréquentaient. Ensuite, elle partit pour l'Australie d'où elle revint, après des années de misère, héritière. Devenue mystique, catholique à outrance, bornée, elle ne gardait de sa vie passée qu'une grande amertume.

Stirner, lui, se laissa lentement glisser sur la pente de la misère. Il fit tous les métiers. Il subit toutes les épreuves. On l'emprisonna deux fois à cause de dettes, cette peine existant encore alors. Mais il ne renia pas son passé, comme beaucoup de ses camarades, « Libres » d'antan, prosternés plus tard devant les gouvernants.

Et soudain, en 1856, à l'âge de quarante-neuf ans, fort encore physiquement, il meurt, victime de l'intoxication provoquée par la morsure d'une mouche empoisonnée. Bruno Bauer et Ludwig Buhl, ses anciens amis, également sombrés dans la détresse, l'ont conduit au cimetière...

Ses papiers disparurent; les lacunes de ses historiographes ne pourront jamais être comblées.

Il ne reste de Stirner aucun portrait contemporain. Ce n'est que quarante ans après sa mort, qu'Engels, sollicité par H.-J. Mackay, essaya de rétablir de mémoire ses traits.

II. — Le dualisme dans l'œuvre stirnerienne

On se plaît à représenter Stirner comme un logicien impeccable, son livre comme un flux perpétuel d'idées enchaînées l'une à l'autre, immuablement. Et ainsi suggestionné d'avance, emporté par l'élan superbe du verbe, le lecteur, le plus souvent, ne soupçonne même pas quel conflit aigu entre deux méthodes de penser se manifeste dans cette œuvre, s'infiltre dans tous ses recoins.

Quoique idéaliste d'origine, Stirner a combattu la manière de penser par abstraction, de ne voir qu'à travers le prisme des concepts. Il a fait des efforts énormes pour extirper la métaphysique de son cerveau. Et il a vaincu. Il est sorti de son combat en *réaliste*. Il a su voir clair autour de lui, adapter sa pensée à la vie, et n'énoncer une idée que comme la généralisation des faits observés. Mais nous, les lecteurs, qui assistons à cette lutte étrange de l'auteur pris entre deux directions d'esprit, nous en éprouvons parfois un malaise, et, pour celui qui ne

remarque pas la lutte que Stirner soutint, son œuvre reste inconcevable.

Voici comment se manifeste ce dualisme. Stirner analyse par exemple le rapport entre les hommes et la société. Deux tendances le poussent dans deux directions opposées. Primo : au lieu d'examiner ce rapport comme tel, il porte toute son attention sur la *notion* de ce rapport ; il transforme une rencontre de phénomènes réels en un choc d'idées, et, sans tenir compte de la réalité, il opère sur divers concepts ; en détruisant ensuite cette « pensée », en la proclamant « rien qu'une idée », il croit abolir le rapport même. Secundo : il examine ce rapport d'une manière absolument opposée : comme une chose concrète, comme un fait ; il démontre sa valeur empirique, observe les conditions dans lesquelles il est né, suit la méthode inductive et arrive ainsi à un résultat précieux : aux généralités, pensées condensant dans leur expression toute la multitude des faits observés. Et les deux méthodes, il les manie avec une maîtrise égale.

Voici des exemples. Il a écrit un article sur les *Mystères de Paris,* d'Eugène Süe. Notons qu'alors il fallait, pour détourner l'attention de la police, examiner la question sociale et les problèmes politiques sous l'affabulation romanesque, poétique, etc., la censure saisissant tout écrit non déguisé sur ces matières. Or, les *Mystères de Paris* ont déchaîné un enthousiasme immodéré chez les Allemands ; ils apparurent comme un premier *roman social.* Marx et Engels ont flagellé ce roman dans une critique âpre et violente (voir la *Sainte Famille, Die heilige Familie*). L'article de Stirner se rattache à cette critique rédigée postérieurement.

Il écrit avec véhémence : « Süe, c'est le poète de la bourgeoisie vertueuse et libérale... Le banquier et le moraliste jugent les hommes du même point de vue... Ce « frère de charité », Rodolphe... veut rendre inoffensifs ceux qui sont « tombés », et il les *punit* par des tortures morales raffinées... Vraiment, on ne pourrait décrire notre époque avec plus de virulence, plus de cruauté... Lui (Rodolphe) est bien la copie exacte de son misérable et vertueux auteur (1). » C'est excellent.

Eh bien, Stirner « complète » ses conclusions par une série de réflexions. Mais quel abîme sépare les deux parties, dans le texte formant pourtant un seul bloc ! Tout à l'heure, il soulevait le voile de l'hypocrisie des classes possédantes, il expliquait leurs jugements moraux par les causes et circonstances matérielles, et voici qu'il recommence à planer dans le monde des abstractions, érigé loin de la réalité terrestre, voici qu'il fait des actes, des choses de la

(1) Max Stirner's, *Kleinere Schriften* réunis par M. Mackay, pp. 89, 93, 98, 99.

vie, de faibles reflets du *principe moral* d'où la vie émane, telle l'eau qui sort d'une source. Il tranche de tout en traitant Rodolphe de « *possédé* » ! Et ainsi de suite. Il oppose le « bien » au « mal », en fait deux principes indépendants de la réalité, et « tout le heurt — conclut-il — se réduit à un conflit entre deux êtres bornés, tous les deux possédés par le fantôme du bien et du mal ».

Mais, en même temps, attiré par l'autre qualité de son esprit, il ramène le même « conflit » à sa juste place dans l'ensemble de la vie réelle dont il fait partie. Cet homme qui, quelques pages auparavant, contraint le « principe moral » à « créer les êtres » (!) ce même homme écrit plus loin : « Le principe moral ne peut être le moteur de la vie réelle... Les faits et les actes de celle-ci se moquent de nos faibles principes. »

Une fois entraîné par le fil de ses raisonnements abstraits, il ne parvient à s'arrêter que difficilement.

Il écrit ces mots : « La propriété n'est pas un vol, ce n'est que par elle que le vol devient possible », et huit lignes plus loin, sans préambule, il étale cette « découverte ». « La propriété n'est pas « un fait », comme le pense Proudhon, mais une fiction, une idée » (*L'Unique,* p. 303.)

Il *pénètre* le mécanisme de notre société — nous verrons plus loin de quelle façon il le comprend — mais néanmoins ce ressort métaphysique qui se blottit en un coin de son cerveau le pousse à écrire des pages lamentables sur l'origine de la société qui « n'est que l'occupation en commun d'une salle ! (*L'Unique,* p. 261.)

Il en résulte une confusion notable, mais à mesure qu'il s'avance dans *L'Unique,* on sent qu'il a définitivement rompu avec son ancienne conception du monde. Ses incursions dans le domaine de l'abstraction pure deviennent de plus en plus rares. On voit qu'elles sont la partie éphémère de son œuvre, et que son caractère durable consiste dans l'autre partie.

Alors, ceci reste bien acquis, hors de doute : Stirner a surmonté son dualisme, et, dès que cet enduit spéculatif est gratté, la charpente de l'œuvre apparaît, solide et bien enfoncée dans la vie réelle.

*
* *

Notre regard perçoit tout d'abord la notion du « moi » chez Stirner. S'il a forcé le sanctuaire des idées préconçues, des traditions, des mensonges innés et inoculés, il l'a fait afin de cristalliser le moi *réel,* le moi *vivant,* dans toute la plénitude de ses besoins et de ses facultés.

Cette tâche — une analyse psychologique irrésistible — il l'a accomplie. Nous tenons la clef de voûte de son édifice.

L'erreur fondamentale que font presque tous ceux qui ont écrit sur Stirner, c'est de situer son *point de départ* dans le « moi », l'individu. Or, Stirner a commencé par l'analyse de la conscience individuelle qui, à cause de l'éducation reçue, à cause de la « culture » spéciale qui nous asservit, nous courbe, est couverte d'une épaisse couche idéologique. Quel est le but de Stirner ? Pourquoi fait-il cette critique impitoyable, écrasant tous les préjugés, secouant la lâcheté intellectuelle ? — Il veut arriver jusqu'au fond du moi réel de l'individu placé dans son milieu social ; il veut lui donner la conscience de ses véritables besoins vitaux ; il veut que l'individu fasse siens ses intérêts à lui et non ceux de son maître qui, naturellement, les veut étouffer. « L'individualité, elle, vous *rappellera* à vous, elle vous crie : « Reviens à toi ! » (*L'Unique,* p. 196.)

C'en est assez de tomber dans les pièges que nous ont tendus les autres. « Que je rentre donc en possession de la puissance que j'ai abandonnée aux autres, ignorant que j'étais de la valeur de mes forces. » (*Id.,* p. 310.) Il veut enfin ramener les idées aux hommes.

Alors, l'idéologie étrangère à nos propres intérêts s'évanouit dans la fumée, et Stirner *aboutit* à son « moi » — moi réel, concret.

Et nous verrons que ce moi dont il parle constamment n'est pas un être vague, mais qu'il appartient à une *classe* déterminée.

III. — Ceux a qui Stirner s'adresse

Il faut procéder avec beaucoup de prudence lorsqu'on envisage l'œuvre d'un auteur ancien. Nous lui prêtons volontiers nos opinions, ne pouvant pas bien pénétrer dans la mentalité et, en conséquence, nous interprétons à un point de vue actuel des pensées formées à une autre époque. C'est en procédant ainsi qu'on a trouvé, par exemple, tant de précurseurs au syndicalisme, et dans tous les grands mouvements d'esprit on découvre vite des parentés douteuses — bien à tort, d'ailleurs, car cela ne donne aucune certitude à de nouvelles voies.

Avec Stirner, c'est différent. Point n'est besoin d'être accoutumé de faire l'analyse critique pour se convaincre que la philosophie de Stirner est essentiellement la philosophie sociale. Peu lui importe de fixer les rapports entre les hommes « en général » et la société « en soi ». Cette tâche, selon Stirner, doit incomber aux philosophes purs. Comme il le dit nettement, ces derniers ne comprennent ni la vie sociale ni la vie individuelle.

Dès que Stirner a senti le terrain ferme, il s'efforce de définir la position qu'occupe son « moi » dans la société. Il ne parle plus de l'individu en général, pas plus qu'il ne parle de l'égoïsme en général,

mais de deux égoïsmes, de celui des possédants et du sien. Il assimile ses intérêts à ceux des travailleurs.

Il parle aussi, et très souvent, non au nom du moi, mais au nom de *nous*, au pluriel. Cela est déjà un indice caractéristique. Quand il trace le tableau évoquant la situation de ces *nous*, le doute devient impossible. « Tout nous enlevé », s'écrie-t-il. « Vous imaginez — se tourne-t-il vers les possédants — que ces huîtres, par exemple, ne sont pas à *nous*, comme à vous ? Vous crieriez à la violence si vous nous voyiez en remplir notre assiette et nous mettre à les consommer avec vous, — et vous auriez raison. Sans violences, nous ne les aurons pas ; mais vous, ce n'est que parce que vous nous faites violence que vous les avez. » (*L'Unique*, p. 327.)

Il prête à ses « moi » les intentions nettes et bien naturelles de s'affranchir de l'exploitation, de l'oppression. Il pose le problème avec toute la précision voulue : d'un côté, la classe riche avec son égoïsme bourgeois, de l'autre, — c'est *nous* — la plèbe, — comme il s'exprime volontiers, — avec notre égoïsme.

Et toutes ces pages où il parle au nom des travailleurs, du prolétariat : « Votre propriété est sûre parce que nous nous abstenons de l'attaquer. Et que donnez-vous en récompense ? Vous n'avez pour le « menu peuple » que du mépris et des coups de pied, la surveillance de la police, et un catéchisme avec ce principe : Respecte ce qui n'est pas à toi, ce qui est à autrui... » ces pages laissent-elles le moindre doute sur la question que vise Stirner ?

En parcourant *L'Unique*, il faudrait être bien myope pour ne pas remarquer que Stirner apportait le plus grand soin à faire ressortir son « moi » dans les cadres de son existence sociale ; par toutes ses conditions vitales, « moi », et avec lui tous les « nous », tiennent à la classe ouvrière, et quand Stirner parle de leurs intérêts, nous voyons clairement à quelles revendications ils correspondent.

Certains critiques ont remarqué et annoté « la sympathie » de l'auteur de *L'Unique* pour « les humbles », et personne n'a vu que ce livre *s'adresse* directement à la classe ouvrière et qu'il ne serait même pas compréhensible autrement.

La plupart des critiques et des lecteurs, lisant Stirner avec parti-pris, le traitent d'individualiste, de petit bourgeois égoïste, et lui jettent à profusion des épithètes peu flatteuses. Pour justifier leurs affirmations malveillantes, il leur faudrait d'abord biffer de *L'Unique* tous ces passages — et ils sont nombreux — où Stirner fait appel à l'action de tous les « moi » — « uniques » — pour secouer ensemble, d'un commun effort, le joug de l'oppression : « Défendez-vous, et on ne vous fera rien ! crie-t-il à la masse. Si quelques millions d'autres sont derrière et vous soutiennent, vous êtes une puissance imposante, et vous n'aurez pas grand'peine à vaincre. » (*L'Unique*, p. 234.)

Ce résultat est acquis : le « moi », chez Stirner, c'est l'opprimé.

Seulement, ne vous étonnez pas trop si parfois, dans *L'Unique,* vous rencontrez un individu qui n'a rien d'humain, mais qu'un écriteau signale à votre attention : ceci est un « moi ». Cet individu ne sera que l'ombre du moi *réel.* Ce sont les anciens fantômes métaphysiques qui reviennent troubler Stirner, leur créateur involontaire, et nous plus encore, bénévoles lecteurs. Mais il faudra s'habituer : point de notion concrète, chez Stirner, sans accompagnement de son ombre idéaliste.

Stirner, en général, a accumulé dans son ouvrage tant de difficultés d'ordre méthodologique qu'il donne un grand travail à un critique tant soit peu consciencieux.

Son « moi », qui est bien l'opprimé, l'exploité dans le monde social, figure encore comme une notion philosophique.

Un esprit ordonné aurait séparé ces deux « moi », à défaut de les nommer différemment. Or, Stirner le juge inutile. Et il saute d'une réflexion sur le postulat psychologique du « moi » en général à une esquisse de la vie du « moi » en tant que travailleur. On conviendra que le principe du moindre effort n'y est guère respecté (1).

Tâchons d'appliquer au moins ce principe dans notre étude ; poursuivons notre examen des notions cardinales chez Stirner.

Ayant constaté que *L'Unique* s'adresse aux travailleurs, il est facile de comprendre tout ce qui a trait à *l'égoïsme.*

Les idées reçues qui pliaient la mentalité de l'opprimé sont reléguées au second plan. Stirner a démontré d'où elles proviennent, par qui, dans quel but elles nous ont été imposées. Admettons ce changement accompli réellement. Que reste-t-il donc de la mentalité ? Il reste, comme résultat, l'individu conscient de tous ses vrais intérêts, de tous ses besoins non figurés par la fausse éducation. Cet individu n'est point *isolé,* comme le disent presque tous les critiques, y compris M. Basch (1), mais en compagnie de ses semblables, de ces millions d'égoïstes, dont a parlé Stirner, sachant leur force méconnue et voulant l'affirmer. L'idéologie fausse jetée bas, roulée au « néant », finis les actes inspirés par les préjugés et les mensonges inoculés — cette vie cède la place à une vie nouvelle. Désormais l'individu « n'a pas de vocation ou de mission à remplir, mais il a des forces, et ces forces se déploient, se manifestent où elles sont parce que, pour elles, être c'est se manifester, et qu'elles ne peuvent pas plus rester inactives que ne le

(1) Ce serait sortir des cadres, déjà étroits, de la présente étude que de s'occuper de la partie psycho-physiologique de *L'Unique.* Nous pouvons noter seulement que Stirner n'accepte pas la distinction de principe entre le monde psychique et le monde physique. Il se rattache ainsi aux théoriciens récents.

(2) Victor Basch. *L'Individualisme anarchiste, Max Stirner,* Paris, 1904.

peut la vie, qui, si elle « s'arrêtait » une seconde, ne serait plus la vie. On pourrait donc crier à l'homme : emploie ta force » !

Le voilà, le « moi » *réel*. Et voilà aussi du matérialisme : ce sont les forces agissantes dans la vie qui font mouvoir le « moi », déterminent son intellect, lui donnent la conscience de ses besoins. Et il ne tardera pas, suivant Stirner, — ne devrait pas tarder, faudrait-il dire, — à tenter de les satisfaire.

Cette aspiration, qui est la base de la vie individuelle vers la satisfaction de tous les besoins vitaux jusqu'alors étouffés, cette force motrice — c'est cela que Stirner désigne sous le terme d'*égoïsme*.

Il fallait chercher un autre terme, objectera-t-on. Cet égoïsme n'a rien de commun avec l'égoïsme que nous désignons tous les jours comme un mobile peu recommandable. Dans la bouche de Stirner, cet énoncé n'est nullement une catégorie morale, il ne sert aucunement comme criterium de la moralité et il n'est jamais non plus opposé à l'altruisme.

L'important pour lui c'est que la mentalité des hommes, notamment celle des ouvriers, soit leur *propre* mentalité.

Bref, l'individu, débarrassé de l'idéologie qui cache les mobiles de ses véritables actes, sait dès lors se diriger puisqu'il « ne voit dans le monde que tout juste le monde — prosaïquement ». C'est le sens aussi de sa fameuse et tant décriée devise : « Je n'ai basé ma cause sur rien ». Elle veut dire : les faits ne dérivent pas d'une *idée* quelconque, comme l'affirmèrent les philosophes idéalistes, non, elle est la résultante des forces matérielles, des conditions, des intérêts qui les déterminent. L'individu, avec son domaine d'idées, est *subordonné* aux faits de la vie. Ce n'est que par rapport à l'idéologie que la cause est basée sur rien. Cette définition se déduit d'ailleurs de celle de l'égoïsme. C'est une preuve de plus que les principes fondamentaux de Stirner sont ceux du matérialisme social. Et pourtant à cette formule, d'apparence bizarre, se heurtent les critiques de l'*Unique*. Au reste, il y a dans ce livre des phrases moins obscures d'aspect, mais réellement creuses. Ce n'est point, par contre, le cas de son épigraphe.

IV. — Marx et Stirner

Afin de mieux tracer la ligne de démarcation qui sépare sa doctrine de celle de ses contemporains socialistes, Stirner a choisi ce mot, pour plus d'un redoutable, d'égoïsme.

Le socialisme dominant alors en Allemagne était un mélange de sentimentalisme, de collaboration de classes et d'humanitarisme abstrait avec quelques traces d'utopies, importation française. On sait que

Fr. Engels répudiait en ce temps-là le titre de socialiste craignant d'être assimilé aux mielleux socialistes bourgeois.

Le socialisme philosophique, qui avait toute une littérature, pour qui les idées dominent la vie, considérait la révolution comme la réalisation de l'Idée.

Stirner attaqua ce socialisme, ses postulats philosophiques, ses bases « sociales ». Il avait absolument raison de répondre à un de ses critiques, M. Hess : « Je ne suis pas contre le socialisme, mais contre le socialisme *sacré;* mon *égoïsme* n'est pas opposé à l'amour..., il n'est pas ennemi du sacrifice ni du dévouement..., ni non plus du socialisme, — bref, il n'est pas ennemi de *véritables intérêts* ; il se tourne non contre l'amour mais contre l'amour sacré, non contre la pensée mais contre la pensée sacrée, non contre les socialistes mais contre le socialisme sacré (1) ».

Ce socialisme sacré, sous le nom du socialisme « vrai », a été flétri aussi par Marx et Engels (2); seulement Stirner fut vraiment un pionnier. En 1844, Marx n'a pas encore élaboré toute sa doctrine. Sa *Sainte Famille, — Die heilige Familie,* — qui donna au socialisme vrai et à tous les idéologues genre Bruno Bauer le même coup que *L'Unique,* a paru quelques mois plus tard.

Le jeune Marx, sans doute, a eu, déjà, en cette période, des connaissances beaucoup plus étendues que Stirner. La science économique de celui-ci fut assez rudimentaire. Nous nous rappelons qu'il n'avait devant les yeux que les artisans de Berlin; par contraste, choqué de leur manque d'énergie, il prit la défense de la « plèbe ». Il faut reconnaître que l'intuition, parfois géniale, de Stirner, l'a guidé en suppléant souvent d'une façon étonnante à son manque d'expérience et de savoir. Tout son entourage le plus proche s'intéressait d'ailleurs à la question sociale. Ainsi Ludwig Buhl, un « Libre », a écrit une brochure curieuse sous le titre : *Indications sur les besoins de la classe ouvrière et sur les associations ayant son bien-être pour but* (1845). Marx voyageant déjà avait des vues plus profondes que Stirner et tous les écrivains d'alors; il étudia à ce moment les écrivains révolutionnaires français aux sources mêmes, tandis que Stirner ne puisait sa « science » que dans le livre allemand de Stein qui contenait le résumé des doctrines les plus courantes, comme celle de Babeuf, de Fourier, etc. Ses connaissances philosophiques et historiques étaient également plutôt maigres.

La comparaison entre la théorie d'alors de Marx et celle de Stirner est des plus simples.

---

(1) M. St. *Recensenten Stirners,* Wigands Vierteljahrschrift, 1845, pp. 175, 176.
(2) Voir, p. e. ANDLER, *Le Manifeste communiste,* II, p. 177-184.

Une idée domine la pensée de Stirner : ne plus envisager les idées en soi, les rapporter aux actions humaines.

Il a énoncé ce principe en ces termes : « On dit que c'est dans l'histoire universelle que se réalise l'idée de la liberté. *Cette idée est, au contraire, réelle dès qu'un homme la pense,* et elle est réelle dans la mesure où elle est idée, c'est-à-dire pour autant que je la pense ou que je l'ai. Ce n'est pas l'idée de liberté qui se développe, *mais ce sont les hommes qui se développent et qui, en se développant, développent naturellement aussi leur pensée.* » (*L'Unique,* pp. 437, 438.)

La conséquence immédiate de cette pensée est d'anéantir *l'idéologie impropre, non conforme aux intérêts de classe.* Il l'a exprimée ainsi : « La victoire des idées n'est complète que lorsqu'elles cessent d'être en contradiction avec les intérêts, c'est-à-dire lorsqu'elles donnent satisfaction à l'égoïsme. » (*Id.,* p. 89.)

Cette idée implique la rupture avec le socialisme idéaliste : c'est l'affirmation de la lutte de classe. C'est justement ce qu'a fait Marx dans la *Sainte Famille.*

Rien d'étonnant donc que l'ouvrage de Stirner ait « frappé » Engels.

Prenez, dans la *Sainte Famille,* la thèse essentielle qui caractérise les vues de Marx et Engels dans cette période qui coïncide avec l'élaboration de la pensée stirnerienne (il est évident que *L'Unique* et la *Sainte Famille* se composaient parallèlement). Cette thèse est celle-ci : « L'homme est reconnu être à la base de toute action humaine et de toutes les circonstances... L'Histoire seule ne fait rien, elle « n'a pas de trésors inépuisables », elle ne « mène aucune lutte ». Par contre, c'est l'homme qui fait tout, possède tout, mène la lutte, — l'homme réel, vivant ; ce n'est pas l'Histoire qui utilise l'homme, comme d'un moyen pour atteindre à ses fins, comme si elle était une personne, — non, *l'Histoire, ce n'est que l'action des hommes poursuivant leurs buts* (1). »

Elle se rattache incontestablement à la théorie de Stirner, cette conception de l'Histoire qu'avaient alors Marx et Engels. Deux ans après, ils ont fixé la correspondance entre l'action des hommes avec leurs intérêts privés, et l'action de l'Histoire avec les intérêts communs d'une collectivité. Mais il fallait d'abord franchir cette étape. Ils y ont rencontré Stirner. La doctrine de celui-ci, en conséquence, fut un grand pas en avant. En effet, pour construire un système non idéaliste, pour pouvoir se servir de la méthode d'induction, il fallait avant tout « admettre » l'homme vivant, non comme chez Feuerbach d'une vie mi-inexistante, mais avec la plénitude de ses besoins dont le primordial est celui du pain. Dans l'évolution de la pensée socialiste

(1) Friedrich Engels u. Karl Marx, *Die heilige Familie oder, etc.,* 1845, p. 139.

allemande, Stirner fut l'écrivain qui a le plus contribué à la faire aboutir à cette phase. Les autres allèrent plus loin par la suite.

Il reste, en conséquence, établi que le premier pas vers la conception de la lutte de classe — le réalisme historique, la critique de l'idéologie, la dispersion des illusions et des fausses idées voilant les véritables intérêts — cela fut fait d'une part par Stirner, dans *L'Unique,* d'autre part par Marx, dans la *Sainte Famille.*

Quant aux autres points de contact, remarquons que la *Sainte Famille* n'est pas l'œuvre où on rencontre l'idée fondamentale de Marx, et nous pouvons trouver fort abstraite sa façon de s'exprimer sur le rôle du prolétariat.

Voici notamment ce qu'il y dit : « Le prolétariat, cette partie destructive de la contradiction..., réalisé le verdict prononcé par une partie de la société contre soi-même, vu la naissance du prolétariat... Si le prolétariat avait triomphé, il ne deviendrait nullement la partie absolue de la société, car il ne triomphera qu'en se détruisant lui-même et en même temps son opposition (c'est-à-dire la propriété privée). Le prolétariat et la propriété privée disparaîtront alors (1). »

Stirner, en invoquant la grève générale, a été plus concret.

On comprend maintenant que Marx et Engels ne purent passer sous silence le livre de Stirner. Ils le critiquèrent. Mais, écrite deux ans après, cette critique n'a vu le jour qu'en 1904, grâce à M. E. Bernstein qui détient les papiers posthumes de Marx. Elle a pour titre ce mot ironique : *Le Saint Max;* elle est impitoyable. Pas à pas, minutieusement, Marx examine chaque phrase de Max Stirner, employant le même procédé que dans son livre sur Proudhon. La critique est plus volumineuse que tout *L'Unique.* Mais Marx n'y tient compte que du côté métaphysique stirnerien. Il méconnaît, ou plutôt il ne veut pas reconnaître le matérialisme qui découle de *L'Unique.* Il lui dénie toute valeur, et parfois il défigure le sens des formules stirneriennes. L'impression d'ensemble qu'on reçoit de Stirner en lisant ce *Saint Max* est celle-ci : un métaphysicien sans savoir, un faible imitateur de Hégel, un représentant typique des philosophes désemparés, un homme qui, dans son imagination, s'approprie tout et qui, en vérité, ne comprend et ne voit goutte à la réalité, philosophe de la petite bourgeoisie allemande, un « vantard sentimental » en théorie et un réactionnaire en pratique, Don Quichotte et Sancho Pança en même temps. Elle n'est pas séduisante l'image que Marx donne de Stirner, mais elle est surtout injuste.

On ne saurait reprocher à Marx, combattant Stirner pour mieux faire valoir sa propre doctrine alors naissante, de ne pas avoir envisagé

(1) *Loc. cit.,* pp. 44-45.

sa théorie, comme nous le pouvons faire, sans passion, au point de vue historique.

Ajoutons que, si une grande confusion règne dans les opinions émises sur Stirner, c'est grâce aussi à sa terminologie essentiellement différente de la nôtre : les notions, les définitions dont il se sert ont maintenant un autre sens. Il faut les ramener à celles que nous utilisons aujourd'hui.

V. — Liberté, Individualité, Sociabilité

Avant d'aller plus loin, tâchons d'élucider la pensée de Stirner sur quelques principes mutilés par ses critiques.

On admet *a priori* que Stirner ne reconnaissait que la liberté absolue. De plus, il serait antisocial, désorganisateur des liens entre les êtres humains (1). A en juger par son emploi fréquent du mot l' « unique », équivalent de l'égoïste, on aurait raison. On ne se doute pas que si Stirner argumentait au nom de l'Unique, c'était tout simplement un procédé didactique !

Il affirme sans équivoque que toute liberté absolue en général est une chimère (*L'Unique*, p. 341), que « c'est par une conséquence naturelle de cette impulsion religieuse extravagante que l'on vint à élever au rang d'idéal la *liberté en soi, la liberté absolue,* ce qui était étaler en plein jour l'absurdité des vœux impossibles » (*Id.*, p. 377).

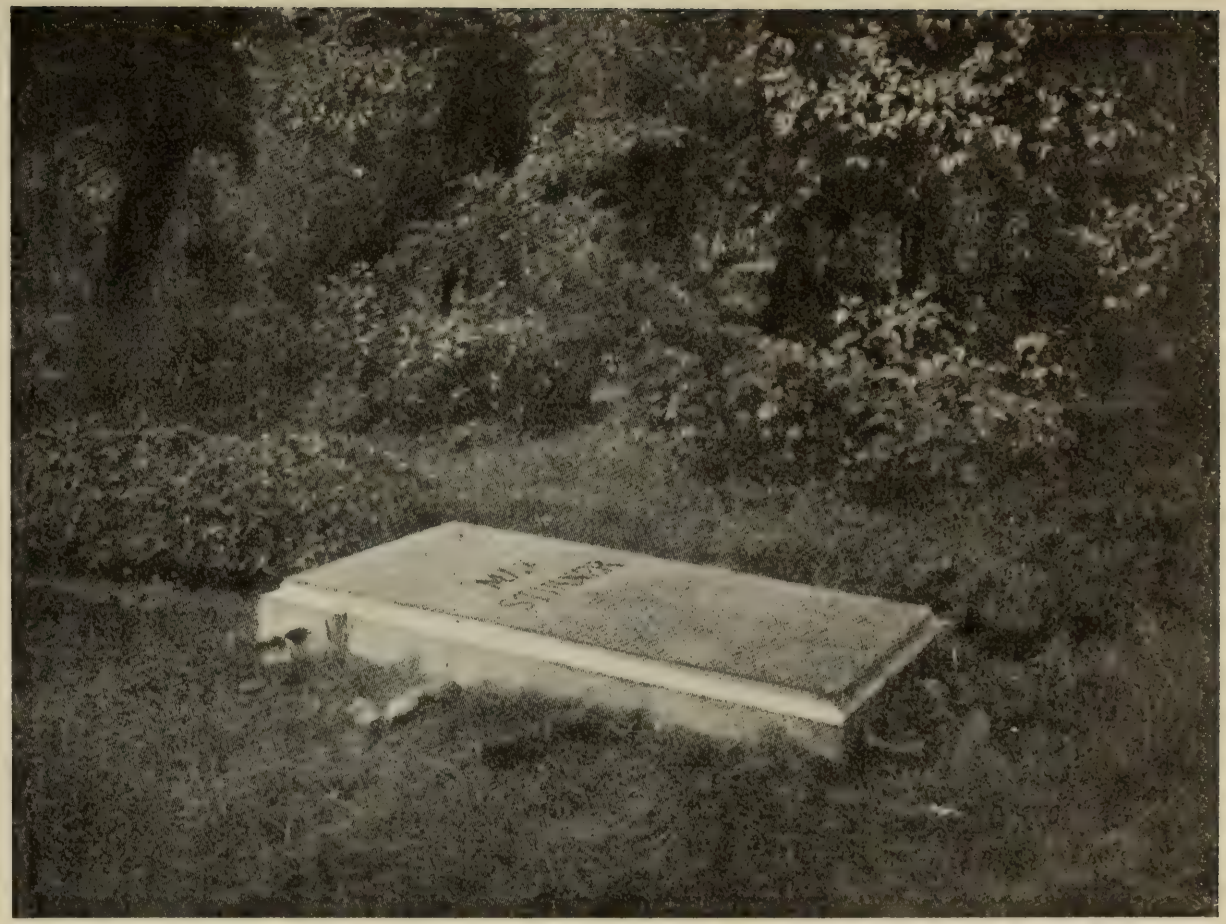
On croit généralement que chez Stirner tout se réduit à *moi* d'une part, à la *société* d'autre part : l'un ou l'autre, tel est l'antagonisme. Or, un pareil dilemme *ne peut même se poser,* selon Stirner.

Consultons-le encore : « La question de notre temps (la question sociale) ne sera pas soluble tant qu'on la posera ainsi : Est-ce le *général* ou l'*individuel* qui a le droit ? Est-ce la généralité (comme l'Etat, la loi, les mœurs, la moralité, etc.) ou l'individu ? Elle ne pourra se résoudre que lorsque l'on ne demandera plus une « autorisation » et qu'on ne livrera plus uniquement combat aux privilèges...

« Vous aspirez à la liberté ? Fous ! Ayez la force, et la liberté viendra toute seule. »

Cette langue nous évoque le mot superbe de Marx, dans ses gloses sur Feuerbach, où il dit qu'il ne s'agit plus d'interpréter le monde, comme le faisaient les philosophes, mais de le changer. Les querelles d'écoles, toutes les subtilités idéalistes où se noyaient les philosophes discutant le principe, l'idée de la liberté, laissent Stirner complètement

(1) Voir le livre de M. Basch, par exemple.



La tombe de Stirner à Berlin.

indifférent. Ne pouvant plus supporter ces interminables et oiseuses disputes, plus brutal que Marx, il les réfuta, invitant à changer le monde plutôt que le contempler plus ou moins philosophiquement.

D'ailleurs Stirner n'admettait point ce principe dans sa société antiautoritaire, dans son Association des Egoïste. Il dit notamment : « On ne peut nulle part éviter une certaine limitation de la liberté, car il est impossible de s'affranchir *de tout;* on ne peut pas voler comme un oiseau, *pour la seule raison qu'on le désire,* car on ne se débarrasse pas de sa pesanteur; on ne peut pas vivre à son gré sous l'eau, etc... L'Association ne peut naître et subsister si elle ne restreint de toutes façons la liberté. » (*L'Unique,* p. 376.) On voit bien que Stirner n'a pas oublié la distinction entre la *nécessité* et le *désir.*

Mais, outre les lois naturelles contre lesquelles toute révolte serait absurde, il est une chose pour laquelle Stirner n'admet aucune restriction :

« Il y a loin d'une société qui ne restreint que ma liberté à une société qui restreint mon *individualité,* dit Stirner. La première est une association. Mais celle qui menace l'individualité est une puissance au-dessus de moi. » Tâchons d'éclaircir cette formule. L'association, son idéal de la société future, restreint la liberté puisqu'elle n'implique pas la « liberté absolue ». Mais il n'en est pas de même pour *l'individualité.*

Qu'est-ce donc que cette individualité ? La force motrice qui pousse l'individu vers la satisfaction de ses besoins, — suivant Stirner, *l'égoïsme.* La totalité des besoins non étouffés, c'est *l'individualité.* Cette individualité, dans l'ordre actuel, est naturellement limitée de tous les côtés. Alors, conclut Stirner, si dans l'association il y a une tendance à agir de même, c'est que l'équilibre est rompu, c'est qu'un groupe devient maître et c'est ce qu'on doit éviter. Tant qu'il existera cet état de choses, nous ne serons pas libres. Tel est le criterium de Stirner pour établir la différence entre la société autoritaire et la société sans contrainte.

— Mais, voyons, nous dira-t-on, d'après Stirner l'individu est antisocial ! — Cela est encore faux. Tout ce que demande Stirner à la société future, c'est d'être « un moyen, un instrument dont nous nous servons ».

« Une société à laquelle je m'attache m'enlève bien certaines libertés, mais en revanche, elle m'en assure d'autres. Il importe de même assez peu que je me prive moi-même (par contrat, par exemple) de telle ou telle liberté. Par contre, je défendrai jalousement mon individualité. » C'est être antisocial ? Il n'est pas difficile de reconnaître ici, rudimentaire, l'idéal anarchiste. Or, si on n'est pas du tout d'accord sur la tactique anarchiste, tous les socialistes sont convaincus que (tôt

ou tard) l'anarchie se pourra réaliesr, et il n'y a plus que de vieux grincheux pour l'accuser d'antisociabilité.

Le pauvre Stirner, dont on veut faire un monstre antisocial, a rêvé d'un accord harmonique, d'une société sans contrainte. «Il n'y a, évidemment, aucune raison de s'opposer à un essai d'association quel qu'il soit, mais il faut s'opposer d'autant plus énergiquement à toute résurrection de l'ancienne charge d'âme, de la tutelle, bref, au principe qui veut que l'on fasse de nous *quelque chose.* » (*L'Unique,* p. 292.)

Un individualiste stirnerien serait très fâché qu'on lui signalât ces trois pages où Stirner se demande comment et quand l'égoïste peut *adhérer à un parti.* Dans ce temps-là, il n'existait que des sociétés secrètes très autoritaires, et Stirner conclut à la *nécessité* d'entrer dans un parti sous la condition d'être autonome, ne pas être pour ainsi dire « saisi et enchaîné » par le parti. Il avait horreur de certains usages, genre franc-maçonnique, bien surannés depuis, ce qui explique ces mots : « Je trouverai toujours assez de compagnons qui se réuniront à moi sans prêter serment à mon drapeau. » (*L'Unique,* p. 283.) Parfait, mais l'important, c'est de « trouver » ces compagnons.

Quant à la nécessité de l'organisation pour mener la lutte économique, Stirner ne fait aucune réserve. Il y a plus ; il ne peut concevoir l'action qu'en solidarité. Prenant pour exemple une grève de laboureurs salariés, il dit : « Il faut que tous les garçons de charrue marchent la main dans la main. Aussi, il n'y a que cet accord qui puisse donner un résultat. » (*Id.,* p. 330.) Plus haut, dans le dialogue qui s'engage entre le patron et le salarié : « Eh bien, moi je suis ton valet de charrue, et dorénavant je ne labourerai plus ton champ qu'au prix d'un écu par jour. — Alors, j'en prendrai un autre. — Tu n'en trouveras pas, car nous autres, laboureurs, nous ne travaillons plus dans d'autres conditions, et s'il s'en présente un qui demandera moins, qu'il prenne garde à lui ! » (*Id.,* p. 329.)

C'est là de la bonne solidarité ; on y peut voir comme une promesse anticipée de « chasse aux renards » !

Cette mise au point était indispensable pour aborder la partie la plus importante de l'œuvre stirnerienne.

Mais signalons d'abord un fait caractéristique qui démontre suffisamment le sans-gêne des admirateurs de Stirner.

Le célèbre musicien Hans von Bülow, adorateur de Bismark, dans un discours prononcé à Berlin, lors de la *re*consécration de la *Symphonie héroïque* de Beethoven au Premier Chancelier (Beethoven l'avait déjà consacrée à Napoléon), a parlé de Stirner à peu près en ces termes : Les trois mots : liberté, égalité et fraternité ? Des bêtises tout ça ! Stirner a démontré leur vanité. Ces mots sont changés par lui. Voici sa devise positive : Infanterie, Cavalerie, Artillerie...

VI. — Stirner et le Prolétariat

Il est étonnant, à la vérité, que Stirner, dont le champ d'expériences fut si étroit, ait pu concevoir le mécanisme de la société bourgeoise et avoir la vision de l'avenir du prolétariat.

Les utopistes et les « vrais » socialistes écartaient toute idée de révolte du prolétariat. L'amour des humbles, le sentiment de la justice ne feront pas défaut aux bourgeois éclairés le cas échéant, disaient-ils. Stirner repousse cette fausse et dangereuse théorie. « A quoi vous a-t-il amené, votre prêche de l'amour ? — s'écrie-t-il, s'adressant indigné, à ses critiques, — depuis bientôt deux mille ans on le sert aux hommes, et pourtant, voyez, les socialistes constatent qu'on traite nos prolétaires pis qu'on ne traitait les esclaves de l'antiquité. »

Les suppliques, la bonne volonté ne peuvent combler le gouffre entre les riches et les pauvres. Pas de tâtonnements ici, chez Stirner : il est catégorique. Deux volontés diamétralement opposées : voici l'image qu'il reçoit de la structure sociale. La vision du choc terrible qui s'ensuivra quand elles se heurteront domine l'œuvre de ce précurseur de la lutte de classe.

Croire que les attaques dirigées contre le socialisme, contenues dans *L'Unique,* peuvent s'appliquer au socialisme moderne, ce serait méconnaître absolument la genèse de ce livre, qui ne doit pas être isolé des conditions historiques dans lesquelles il fut rédigé. Nous supposons que Bakounine ait influencé Stirner par son admirable article *La Réaction en Allemagne,* paru le 17-21 octobre 1842 et signé Jules Elyzard. Les deux classes en lutte, la prédication d'une révolte inévitable pouvaient bien susciter en Stirner des idées analogues. En tout cas, toute pensée d'une influence inverse, c'est-à-dire celle de Stirner sur Bakounine, doit être écartée comme impossible même chronologiquement.

Il est des maladies qu'on ne peut guérir que par l'emploi de remèdes héroïques, écrit Stirner. L'organisation de notre société montre qu'inévitablement il faudra recourir à un tel remède, à la révolution.

Il ne faut pas s'attendre, dans *L'Unique,* à une analyse détaillée de la société et de tous ses facteurs agissants. Stirner en brossa le tableau à larges touches. Les rôles de la bourgeoisie, de l'Etat et enfin du prolétariat y sont tracés.

Souvent on reproche à Stirner d'avoir trop simplifié la notion de l'Etat qui, chez lui, serait une entité, ou du moins une institution vivant d'une vie absolument sans attaches avec l'ordre économique. *Moi* contre *Etat,* telle serait l'antagonisme annoncé. Antiétatiste, il l'était résolument, mais cette formule est plus profonde, chez lui, qu'on ne le croit ordinairement. Il y a une série de postulats sans

lesquels elle serait lettre morte, ce qui rendrait toute discussion inutile.

C'est que, suivant Stirner, la destruction de l'Etat est subordonnée directement et nécessairement à la destruction de l'exploitation économique.

Prenez la fin de son pronostic sur la grève générale, de quelle façon conclut-il ? « L'Etat est fondé sur *l'esclavage* du travail. Si le travail devient libre, l'Etat s'écroule. » Ces mots et cette condition sont d'une importance pour ainsi dire capitale. Ils nous prouvent que Stirner sut comprendre les relations existant entre l'organisation du travail et la forme politique de la société. Ils nous montrent aussi que s'il avait préconisé la lutte contre l'Etat, il devait également la préconiser contre l'ordre économique. D'après ces mots, l'abolition du capital, « la libération du travail », sont la condition primordiale de la destruction de l'Etat.

Dans maintes définitions souvent heureuses et parfaitement exactes, Stirner montre la signification de l'Etat moderne : « Ceux qui possèdent gouvernent... L'Etat, c'est l'ange gardien des capitalistes... L'Etat est un Etat bourgeois, c'est le statut de la bourgeoisie... L'Etat, le royaume de la bourgeoisie. » Que Stirner s'embrouille parfois, qu'en passant il vous donne une formule extravagante, métaphysique, sinon fantastique, cela est dans l'ordre : il oscille entre deux manières de voir.

Une haine profonde contre les iniquités du régime bourgeois anime son livre. Il stigmatise l'exploitation. Il a compris que cette exploitation résulte de la forme de la propriété.

Il importe de montrer sous son vrai jour sa position envers la propriété privée. Il est son ennemi résolu. « La propriété, telle que la comprennent les libéraux bourgeois, mérite les invectives des communistes et de Proudhon : elle est insoutenable ; tous les travailleurs, « nous », doivent posséder ; « qu'ils s'approprient tous les produits, ces produits de leur travail qu'ils s'apercevront d'être à eux comme ils viennent d'eux. »

Mais tous les efforts que fait Stirner pour analyser la propriété privée au point de vue social restent stériles. Jamais le combat intérieur qui se livre en lui n'est plus apparent que dans cette question. Ces efforts restent stériles, disons-nous. Trois causes l'ont voulu : son ancienne conception du monde qui intervient toujours juste au moment où elle est le moins souhaitable ; puis, la conception de la propriété selon le communisme archi-autoritaire de Weitling et enfin ses insuffisantes et superficielles connaissances économiques que l'intuition ne peut remplacer avantageusement.

La première cause faillit perdre tout le système de Stirner : il identifie la propriété en général avec la propriété privée. Il croit, tout comme

le bon épicier du coin, que l'abolition de la propriété privée, l'expropriation des instruments de production, etc., entraîne la mainmise sur les idées et les sentiments individuels, car, dit-il, les idées et nos sens sont bien aussi une « propriété » !

La seconde cause agit d'une manière moins malfaisante. L'idéal de la société future présenté par Weitling l'effraye. « Le communisme (de Weitling) — dit-il — s'oppose avec raison à l'oppression dont je suis victime de la part des individus propriétaires, mais le pouvoir qu'il donne à la communauté est plus tyrannique encore. » Ici parle un antiautoritaire.

Enfin, la troisième cause le mit simplement dans l'impossibilité de faire une analyse critique de la propriété privée, l'histoire économique de l'humanité lui échappant (1).

Mais lorsqu'on libère sa pensée de la coriace enveloppe spéculative, on obtient un noyau très ferme : la propriété privée doit être supprimée ; par qui ? par les ouvriers. Il ne s'agit plus de bavarder sur les droits à la propriété, à la liberté, etc. Il faut avoir la possibilité matérielle d'atteindre ce but. Et le but auquel il tend, c'est la société *la plus conforme* aux besoins des hommes. Il se refuse à tracer le plan détaillé de la société rêvée comme le font les utopistes.

« On demandera : Mais que se passera-t-il, quand les sans-fortune auront pris courage ? Comment s'accomplira le nivellement ? Autant vaudrait de demander de tirer l'horoscope d'un enfant. Ce que fera un esclave quand il aura brisé ses chaînes ? — Attendez, et vous le saurez.

Comme contrepoids aux rêveries d'utopistes cela avait son bon côté.

La conséquence immédiate de cette théorie était de préconiser la lutte directe et effective. Beaucoup de critiques veulent nous faire croire que Stirner n'admettait que la révolution des idées, qu'il n'alla point jusqu'à formuler la révolte matérielle, étant avant tout partisan de la « transformation » intérieure, puisque le salut est en nous et non dans la transformation « extérieure ». Et pourtant parmi les écrivains de son temps on en rencontre rarement qui, aussi vivement que lui, insistèrent sur la nécessité du changement — et non seulement du changement mais du bouleversement fondamental des conditions matérielles de notre existence.

Il voulait non seulement la disparition de l'exploitation, mais aussi la destruction de l'Etat sous toutes ses formes.

En paroles martelées, il s'élève contre toute loi, contre toute contrainte.

---

(1) Est-il besoin de dire que la partie « historique » de *l'Unique*, les trois phases que traverse l'humanité, tous ces mongolismes, etc., n'ont de valeur — et encore ! — qu'allégorique.

Nous ne pouvons pas, faute de place, donner ici l'aperçu de sa critique de l'Etat. Il faut la lire ; c'est sous de multiples aspects, employant tour à tour diverses méthodes — psychologique, philosophique, historique — qu'il fait le procès de l'Etat. Ses arguments sont souvent d'une grande force de persuasion.

La révolution à venir, *sa* révolution, doit abolir l'Etat ; il lui refuse même ce titre de révolution, marquant ainsi son dédain pour toutes les révolutions, qui jusque là se sont bornées à modifier les apparences. Il l'appelle tantôt l'*insurrection,* tantôt le *crime.* Et on doit convenir que dans sa description de l'insurrection il y a non seulement des éléments d'imagination, mais aussi des éléments qu'on a presque envie de croire observés tant ils ressemblent à la conception de la révolution sociale acquise depuis l'année 1844. « L'insurrection... c'est l'acte d'individus qui s'élèvent, qui se redressent, sans s'inquiéter des institutions qui vont craquer sous leurs efforts... La révolution avait en vue un *régime* nouveau, l'insurrection nous mène à ne plus nous *laisser régir,* mais à nous régir nous-mêmes et elle ne fonde pas de brillantes espérances sur les « institutions à venir ».

Et dans sa vision apocalyptique de la révolution déchaînée, il jette ce sombre et terrible appel :

« C'est par le *crime* que l'Egoïste s'est toujours affirmé et a renversé d'une main sacrilège les saintes idoles de leurs piédestaux. Rompre avec le sacré ou, mieux encore, rompre le sacré peut devenir général. Ce n'est pas une nouvelle révolution qui approche ; mais puissant, orgueilleux, sans respect, sans honte, sans conscience, un crime ne gronde-t-il pas avec le tonnerre à l'horizon, et ne vois-tu pas que le ciel, lourd de pressentiments, s'obscurcit et se tait ? »

Ici, qu'on nous permette d'avertir le lecteur que le langage révolutionnaire de Stirner ne nous dirait rien s'il n'était heureusement complété par la philosophie d'action ouvrière et surtout par l'idée de la grève générale. Bien que ces propos soient en concordance absolue avec l'esprit de *L'Unique,* il ne faut pas oublier que les images violentes étaient en honneur chez les écrivains de la gauche hégélienne. Les docteurs en philosophie, comme le raconte fort bien Bakounine, crurent épater le monde par la révolution approchante. Ils crurent surtout pouvoir la faire aussi logiquement rectiligne qu'elle se présentait dans leurs cerveaux. Bakounine les a dépeints, pendant la révolution, dans une lettre datant de 1848 : « Tous les philosophes, écrivains et politiciens, tous ceux qui ont dans leurs poches un système prêt..., tous sont bêtes et impuissants (1). » Il est vrai que Stirner, quoique souvent ses propos

(1) « *1848* », München, 1896, p. 23.

de violence ne sont que figures de rhétorique, ne se présenta pas avec un plan conçu, se refusant de dire ce « que fera l'esclave quand il aura brisé ses chaines » ; mais où sa théorie devient véritablement sérieuse et profonde et où on ne peut avoir deux avis, c'est dès qu'il parle du rôle de la classe ouvrière dans la prochaine révolution.

« Que faire donc, diront les travailleurs ? Que faire ? *Vous compter, ne compter que sur vous-mêmes et ne pas vous occuper de l'Etat...* Ici, c'est à l'égoïsme, à l'intérêt personnel de décider ». (*L'Unique,* pp. 308-310).

Il y a plus : Stirner insiste sur ce fait, que la révolution sociale doit être l'œuvre des opprimés eux-mêmes. C'est d'une clairvoyance sublime. Peu importe qu'il n'ait pas défini les moyens de la faire; son apport restera dans l'histoire.

« C'est de l'égoïsme seul que la plèbe doit attendre quelque aide : *cette aide elle doit se la prêter à elle-même et c'est ce qu'elle fera.* »

On peut supposer que, fréquentant les milieux de radicaux d'avant 48, Stirner ait compris vers où monte la marée nouvelle qui, irrésistible, doit emporter le vieux monde. Sur le mode d'organisation, sur l'action systématique qui peut donner ce résultat voulu, Stirner reste muet. Le mouvement ouvrier, dans le sens contemporain, n'existait pas et il fut contraint d'envisager seulement la dernière phase de la lutte — l'écroulement. Il eut donc la conception catastrophique de lutte de classe. Mais le créateur que fut Stirner trouva quelques nouvelles notes. Ainsi on rencontre, chez lui, des phrases très significatives qui montrent qu'il était plus réaliste qu'on ne le pouvait attendre. C'est ainsi qu'il écrit : « Une société ne peut guère se renouveler tant que ses éléments vieillis ne sont pas remplacés par d'autres. » (*L'Unique,* p. 252.) L'ascension de ces éléments nouveaux implique l'approche de la révolution.

Il faut préparer cette ascension dans le combat quotidien, mais où ? comment ? Stirner ne pouvait répondre, les syndicats et leurs rôles ne pouvant alors être prévus.

Cela rend plus remarquable encore ce trait de génie de Stirner : il a conçu l'idée de la grève générale économique et révolutionnaire, qu'il rapporte à la révolution sociale.

Voici cette formule que l'on dirait sculptée, où rien ne manque, où tout paraît mûrement réfléchi .

« Les ouvriers disposent d'une puissance formidable, qu'ils parviennent à s'en rendre bien compte et se décident à en user, rien ne pourra leur résister; il suffirait qu'ils cessent tout travail et s'approprient tous les produits, ces produits de leur travail, qu'ils s'apercevraient être à eux comme ils viennent d'eux. Tel est d'ailleurs le sens

des émeutes ouvrières que nous voyons éclater un peu partout. » (*Id.*, p. 137.)

Ces mots, qui sont écrits depuis cinquante-six ans, suffiraient pour assurer à Max Stirner une place à part dans l'évolution de la pensée prolétarienne (1).

VII. — Morale stirnerienne

Entre le moment présent et la grève générale, il y a une période préparatoire que Stirner ne sait comment remplir. Il ne pouvait être compétent dans cette question.

Par contre, il pouvait, sinon observer, du moins assez exactement deviner d'avance les principes moraux propres au prolétariat révolutionnaire. Nous ne savons s'il les a sentis profondément. En tout cas ses « maximes » sont coulées puissamment. Peut-être justement en raison de leurs généralités, ses phrases de violence et de révolte nous émeuvent : pour ces sortes de généralités ne s'appliquant en apparence, dans le livre, à aucune forme précise de la vie réelle, il est facile, selon les besoins, de trouver un *équivalent historique*. Nous pouvons les adapter, voire les incarner dans telle ou telle forme pratique, et les utiliser ainsi.

Stirner comprend les principes éthiques de la manière suivante : pour les possédants, être moral c'est de s'incliner devant le régime actuel, être immoral, c'est de se révolter ; pour les opprimés, être moral c'est de se révolter, être immoral c'est de se résigner.

Assurément, affirmait-il, pour les dirigeants « toute révolution, toute insurrection, est toujours quelque chose d'immoral » auquel on ne peut se résoudre à moins de cesser d'être « bon » pour devenir « mauvais » ou — ni bon ni mauvais » (*L'Unique,* p. 61). Mais la lutte de classe forcément scinde l'appréciation éthique des actes ; du moment que les ouvriers n'empruntent plus leur idéologie chez leurs maîtres, leurs jugements moraux se changent en conséquence et « ils aiment mieux suivre leurs intérêts réels que de s'astreindre aux commandements de la morale ». Stirner appelle cela de la « sage immoralité ».

---

(1) Il est très intéressant de noter que Marx, dans sa critique, se gaussa beaucoup de cette idée de la grève générale.

C'est la place ici de faire la remarque importante que voici : la notion du *peuple* n'a pas, dans la terminologie de Stirner, le sens que nous lui prêtons. Les classes exploitées et opprimées, il les désigne sous les termes de *prolétariat* et surtout de *plèbe*. Quant au peuple, Stirner l'identifie avec la *Nation* et, en conséquence, le combat au même titre que l'Etat. Quelle regrettable confusion peut naître dans l'esprit de ceux qui ne remarquent pas cette identification ! Pour eux, d'une part, Stirner proclame la puissance formidable des ouvriers et assimile leurs intérêts aux siens, d'autre part il affirme que son malheur est le bonheur du peuple !

La bourgeoisie de son côté fait tout son possible pour obscurcir la mentalité de ses esclaves. Stirner a des mots très durs pour les idéologues aux gages de la bourgeoisie, et il n'hésite pas à mettre à nu leurs mobiles : « Le serviteur obéissant, voilà l'homme libre ! — Et voilà une rude absurdité ! — Cependant tel est le sens intime de la bourgeoisie ; son poète Gœthe, comme son philosophe Hégel, ont célébré la dépendance du sujet vis-à-vis de l'objet, la soumission au monde objectif, etc. »

Et Stirner, en écrivain révolutionnaire, au contraire, se tourne « vers ceux qui veulent être égoïstes », leur montrant que c'est dans leur intérêt d'être révoltés.

Considérant la lutte entreprise entre les deux classes comme un gigantesque choc de deux volontés, Stirner ne voit d'issue heureuse pour les ouvriers que dans la possession de la *force*. Les droits, comme expression idéologique de la force, ne le préoccupent guère. C'est pourquoi il lance cet appel : Soyez forts, que chaque moi soit tout puissant.

La lutte engagée — pas de fléchissements. Parler des idéals devant ses ennemis ; à chaque instant « invoquer la sacro-sainteté des imprescriptibles droits de l'homme devant ceux-là mêmes qui en sont les ennemis » ; incriminer l'Etat, l'égoïsme des riches, etc., « alors que c'est bien notre faute s'il y a un Etat et s'il y a des riches » ; agir ainsi — au lieu d'être à la guerre comme à la guerre, car « en temps de guerre on ne peut pas faire le généreux » et on ne doit demander nul quartier aux ennemis, et, s'il le faut, « tourner les lois tant qu'on n'a pas la force de les détruire » — Stirner ne pouvait l'excuser que par le manque de conscience de classe.

Ainsi, il n'admet pas une morale à l'usage de tout le monde. Il a nié — et c'est beaucoup — l'existence d'une morale propre à tous les membres d'une société divisée en deux classes opposées, aux intérêts divergents. Certes, il n'a pu exposer l'éthique ouvrière, car elle s'élabore actuellement dans les relations réciproques des ouvriers organisés, relations qu'il ignora. En revanche, il démontra — presque *a priori* — l'incommensurabilité des jugements moraux de deux classes d'ennemis. Quand il envisage les phénomènes non sous leur forme de concepts, appelés à mener une existence propre, mais sous leur forme concrète, il divise les principes moraux d'après la situation économique des hommes.

Il y a, selon sa doctrine, deux catégories de sentiments moraux : « ceux qui nous sont donnés et ceux dont les circonstances extérieures ne font que provoquer en nous l'éclosion. Ces derniers nous sont *propres*, ils sont égoïstes parce qu'on ne nous les a pas soufflés et imposés... ; les premiers, au contraire, nous ont été donnés ». (*L'Unique*, p. 74.) Les premiers, il les rejette, naturellement ; les seconds, il

les admet, montrant une fois de plus qu'il ne s'élève pas contre n'importe quelle morale, mais contre la morale non adéquate aux « *nous* », aux intérêts de la classe opprimée. Il constate, en effet, que « la bourgeoisie se reconnaît à ce qu'elle pratique une morale étroitement liée à son essence ». C'est non seulement par le *fait* que le capitalisme se tient debout, il fait concourir tous les moyens intellectuels à l'asservissement de la mentalité des producteurs en masquant, à ceux-ci, l'essence de la société. Et lorsque Stirner attaque la moralité et toutes les religions, c'est non en vertu de considérations philosophiques, mais à cause de l'œuvre néfaste qu'elles ont mission d'accomplir. Il est explicite : « Le christianisme est un merveilleux étouffoir de tous les murmures et de toutes les révoltes. Mais il ne s'agit plus aujourd'hui d'*étouffer* les désirs, il faut les satisfaire. La bourgeoisie, qui a proclamé l'évangile de la *joie de vivre,* de la jouissance matérielle, s'étonne de voir cette doctrine trouver des adhérents parmi nous, les pauvres ; elle a montré que ce qui rend heureux, ce n'est ni la foi ni la pauvreté, mais l'instruction et la richesse ; et c'est bien ainsi que nous l'entendons aussi, nous autres prolétaires. » (*L'Unique,* p. 143.)

Nous signalons cette phrase d'autant plus volontiers qu'elle montre à la fois la tâche que s'est donnée Stirner en critiquant les entités morales et la distance qui sépare ses convictions de celles qui ont dicté à Nietzsche l'évaluation des valeurs.

Stirner veut pour la misère une morale qui soit à elle pour la substituer à la morale qui consacre la misère.

Cette morale sera « le synonyme d'activité spontanée, de libre disposition de soi-même ». Il est assez curieux aussi de voir comment Stirner se défend de « faire de la morale » lui-même avec toutes ses maximes d'égoïsme tel que : décide-toi, reviens à toi-même, relève-toi, sois fort, etc. Il a raison de parler ainsi (Marx le lui a reproché à tort), puisqu'il *démontre* la rigoureuse nécessité de se révolter : « L'influence morale commence où commence *l'humiliation*... Lorsque je crie à quelqu'un de s'éloigner d'un rocher prêt à sauter, je n'exerce sur lui, par cet avertissement, aucune influence morale. Si je dis à l'enfant : « tu auras faim si tu ne veux pas manger de ce qui est sur la table », il n'y a là non plus rien qui ressemble à l'influence morale. Mais si je lui dis : Il faut prier, honorer père et mère, respecter ce crucifix, etc..., j'aurai cette fois exercé sur lui une action morale... » (*Id.,* p. 94.)

Selon Stirner, le respect de la légalité résulte en grande partie de l'attachement à la moralité officielle : « La période bourgeoise est dominée par l'esprit de la légalité », mais lui, Stirner, il appelle à la violence dont l'ère serait proche si les opprimés avaient forgé leurs armes. L'action parlementaire n'a plus, en conséquence, aucune importance, dit Stirner, « les membres des parlements ne pouvant fran-

chir les limites que leur trace la charte ». Il pourrait ajouter, de nos jours, des arguments infiniment plus probants. Il n'admettait surtout pas la *résignation hypocrite* de ceux qui, tout en ayant l'air de combattre l'ordre actuel, se répandent « en protestations d'amour » et « rappellent les ennemis au respect des choses sacrées». Ce respect dont ses contemporains ont fait preuve, Stirner l'abhorre au plus haut point : le « sacré » l'obsède ; il le déniche là où il ne se trouva jamais !

Le résultat de la morale stirnerienne est que « celui qui a pour lui la force a pour lui le droit ». Contemplez donc les puissants, regardez-les agir !... Une seule voie vous est ouverte si vous voulez donner tort aux puissants : c'est la force.

Si nous ajoutons les principes de l'antipatriotisme, très prononcés dans l'*Unique*, nous pourrons qualifier la conception de la morale chez Stirner de *morale de classe*.

VIII. — Idéal

Il nous reste peu à dire sur l'idéal stirnerien. Stirner lui-même ne s'est jamais permis d'appliquer ce mot d'idéal à l'*Association des Egoïstes*. S'acharnant contre toute « marotte », il « raya de son vocabulaire » les grands mots, surtout ceux qui furent en usage chez les idéalistes d'alors. Mais il s'agit du sens du mot, et, sans être forcé par cela même de prêter à l'*Association* le caractère de l'entité, nous la pouvons désigner comme l'idéal stirnerien, avec cependant quelques réserves d'ordre assez imprévu.

Stirner s'efforça, même ici, d'apporter une confusion. On dirait qu'il a fait tout son possible pour gâter son livre. Le plus souvent l'*Association* est bien la société future sans « dieu ni maître » ; mais voici qu'on remarque que l'organisation des « égoïstes » pour mener la lutte contre la société actuelle — une sorte de parti — est désignée aussi par ce terme d'*association*. Si encore Stirner disait que de cette dernière association sortira une nouvelle société, comme nous le croyons pour les syndicats, cela serait parfait. Mais le malheur est qu'il *confond* tout bonnement les deux associations, parlant d'elles tantôt dans une acception tantôt dans une autre.

Ajoutez à cela que sur les deux formes d'association il ne nous donne que de faibles renseignements. Par bonheur, il refuse de bâtir sa société : une utopie de moins. Mais malgré ce refus catégoriquement exprimé il ne nous épargne pas la description, très vague il est vrai, des relations qui existeront entre les « égoïstes » futurs.

Une seule fois, pour donner un exemple du fonctionnement de

l'*Association des Egoïstes,* il se place sur le terrain ferme des réalités. D'après cet exemple, on peut résumer le fonctionnement dans une seule phase, fort sage d'ailleurs : Fais tes affaires toi-même.

Voici ce qu'il dit textuellement : « Le pain, par exemple, est un objet de première nécessité pour tous les habitants d'une ville. Donc, rien de plus naturel que de s'accorder pour établir une boulangerie publique. Au lieu de cela, on abandonne cette indispensable fourniture à des boulangers qui se font concurrence. Et ainsi de la viande aux bouchers, du vin aux marchands de vin, etc. Abolir le régime de la concurrence ne veut pas dire favoriser le régime de la corporation. Voici la différence : dans la *corporation,* faire le pain, etc., est l'affaire des compagnons ; sous la *concurrence,* c'est l'affaire de ceux à qui il plaît de concourir ; dans l'*association,* c'est l'affaire de ceux qui ont besoin de pain, par conséquent la mienne, la vôtre : Ce n'est l'affaire ni des compagnons, ni des boulangers patentés, mais bien celle des associés ». Cet exposé est d'une ingénuité touchante.

Beaucoup plus important serait d'indiquer le *moyen* d'aboutir à la transformation. Après tout, ce n'est pas l'*idéal* qui nous *guide,* c'est au contraire le *chemin* que nous prenons qui détermine le but final. Or, hormis l'idée de la grève générale, Stirner ne nous dit rien. Comment arriver à la grève générale ? Mais il ne le sait pas. Ainsi l'*Association des Egoïstes* sous le double aspect qu'elle prend chez Stirner est à peine indiquée ; dès que nous voulons l'approfondir, la concréter, elle nous échappe, comme elle dut échapper à son inventeur. Des descriptions plus détaillées — comme chez Fourier, par exemple, — n'auraient pas manqué d'alourdir l'*Unique* par un verbiage insupportable.

* * *

Telle est, dans ses grandes lignes, la doctrine de Stirner. Sans parler de l'influence exercée par ce penseur sur nos contemporains (1) nous voulons seulement indiquer ce qu'on peut lui demander.

---

(1) Quoique ayant des idées très différentes de celles de Stirner, *Nietzsche* a de commun avec lui sa haine de l'intellectualisme. Or, Nietzsche n'a jamais mentionné Stirner ni dans les œuvres publiées pendant sa vie ni dans ses manuscrits et carnets publiés par ses héritiers.

Sans aucun doute, pourtant, Nietzsche a lu Stirner, et cela peut ajouter un trait spécifique à sa physionomie. Voici les preuves : 1) Nietzsche connut presque par cœur l'ouvrage de Lange : *L'Histoire du matérialisme,* où il est question de Stirner dans les pages qui suivent celles consacrées à Schopenhauer, dont Nietzsche était l'admirateur passionné pendant cette période ; 2) l'élève favori de Nietzsche à Bâle, Baumgartner, a emprunté dans la Bibliothèque de l'Université, *sur le conseil* de Nietzsche, le livre de Stirner (vr. Lévy, *Stirner et Nietzsche,* 1904), c'était entre 1872 et 1880. Baumgartner *a confirmé* lui-même le fait ; 3) Overbeck, un véritable ami de Nietzsche, meilleur que sa sœur et M. Gast, raconte que le

Appeler l'*Unique et sa propriété* la Bible d'une doctrine, d'un *isme* quelconque serait absurde. Stirner maître créant des « tables de valeurs » ?

Allons donc ! Il se débattait lui-même entre les différents courants de penser qu'il dut traverser pendant son évolution intellectuelle. Il déverse parfois sur nous des cascades de concepts qu'il met en jeu, délaissant toute analyse. Et c'est pourquoi sa lecture peut être déconcertante.

Mais aussi on peut en sortir affermi. Cette critique des principes idéologiques de la bourgeoisie, ces appels à la décision, à l'orgueil et ces explosions de haine, ces jaillissements de pensées imprévues attirent, font converger les pensées vers un sens nouveau. Seulement, il serait bien imprudent de se laisser entraîner par le livre et de croire que la critique idéologique en est impeccable. Il convient d'avoir une base théorique plus sûre, et, sans parler de l'organisation *pratique* — qui est à coup sûr le meilleur facteur de changement de la mentalité — c'est alors que l'*Unique* de Stirner serait une lecture excellente et révélatrice.

Il a une grande valeur historique, mais, à notre avis, pour un militant révolutionnaire, il serait préférable de ranger Stirner au fond de sa bibliothèque et d'étudier l'histoire du mouvement ouvrier et les ouvrages de ces penseurs qui ont le plus contribué à l'étude des phénomènes sociaux, — ces penseurs qui seuls, d'après le mot de Stirner, ont droit au titre de *philosophes* car « ils ont les yeux larges ouverts aux choses du monde et le regard clair et assuré qui porte sur un monde un jugement droit, et ils ne voient dans le monde que tout juste le monde, dans les objets les seuls objets. Bref, ils voient le monde prosaïquement, tout comme il est ».

Mais Stirner n'atteignit que rarement à cette acuité de vision. Si, par le privilège du génie, son regard perça le devenir humain, il s'éteignit trop souvent devant des réalités plus proches. Et il ne faut pas

---

philosophe lui a parlé de Stirner ; 4) M. Bernoulli, dans son livre récent (*Franz Overbeck und Friedrich Nietzsche*, 1908), prouve aussi le fait, sa femme se rappelle bien que Nietzsche l'entretint en 1878 « de deux excentriques : Klinger et Stirner » ; il parlait de ce dernier avec une « indignation morale ». Enfin Richard Wagner et Hans von Bülow (le dernier surtout) durent lui parler de Stirner.

Dans le tome XI des *Œuvres posthumes* de Nietzsche nous avons trouvé sous la rubrique : *Idéal individualiste* toute une série des phrases qui nous ont donné l'impression d'être tracées à la suite de la lecture de *L'Unique*. *Nietzsche emploie ici des expressions spéciales à Stirner dont il ne se sert ordinairement jamais :* tel le mot *l'Unique* et l'Unicité (individualité) ; il se demande : « ramener les rapports sociaux à l'égoïsme ? » et répond : « Bien. Mais pour moi, etc... on ne peut demander de la civilisation rien que pour les uniques, etc... » (vr. *Nietzsche's Werke*, tome XI, Gross-Octav-Ausgabe, aphorismes 191, 192, 200, 211).

moins de toute la véhémence de son style tour à tour mordant comme un acide et aigu comme la lame pour nous faire oublier ce que le penseur eut d'incomplet.

Les précurseurs ont toujours tort : venant trop tôt, on les découvre trop tard.

Victor Roudine.

IMPRIMERIE COOPÉRATIVE OUVRIÈRE VILLENEUVE-SAINT-GEORGES (S.-&-O.)

Le Gérant : Ernest Reynaud.

Tous les Samedis il faut lire

Les Hommes du Jour

Annales Politiques, Sociales, Littéraires et Artistiques

La mieux faite,

La plus combative,

La plus littéraire,

des publications hebdomadaires ustrées.

Le Numéro, 10 centimes

En vente partout

Collaborateurs réguliers :

Octave Béliard — L. et M. Bonneff — Cratès — Henri Guilbeaux — Han Ryner — Harmel — Victor Méric — André Morizet — Miguel Almereyda — Louis Nazzi — Georges Pioch — Jehan Rictus — Marcel Sembat — Victor Snell.

Henri FABRE & Cie, 20, Rue du Louvre — PARIS

CONCOURS LITTÉRAIRE

VERS et PROSE

Organisé par **LES HOMMES DU JOUR**

CINQ CENTS FRANCS DE PRIX

Voir les conditions du Concours dans le Numéro des **Hommes du Jour** *de cette semaine.*

Notre Service de Librairie

L'Administration de **PORTRAITS D'HIER** *et des* **HOMMES DU JOUR** *a organisé un* ***Service de Librairie****. Ce service fournit* **tous les livres** *paraissant ou déjà parus, au prix du libraire.*

Les bénéfices sont exclusivement affectés à nos publications.

A tous ceux qui s'intéressent à notre œuvre de nous réserver leurs commandes. **(Voir au dos un extrait du catalogue.)**

Un livre indispensable

L'Education Sexuelle

Par Jean MARESTAN

Prix : 2 fr. 50, franco recommandé, 2 fr. 85

Henri GUILBEAUX

BERLIN

Propos d'un Solitaire

1 volume, 90 pages, 2 francs *franco*

Lucien DESCAVES

Sous-Off's

1 volume illustré, 0 fr. 95 ; *franco*, 1 fr. 15

Jean RICHEPIN

Les Débuts de César Borgia

1 vol. illustré, 0 fr. 95 ; *franco*, 1 fr. 15

Tristan BERNARD

Mémoires d'un Jeune Homme rangé

(Illustrations de HERMANN-PAUL)

1 volume, 0 fr. 95 ; *franco*, 1 fr. 15

Gustave HERVÉ

Histoire de France pour les G

1 volume, 0 fr. 95 ; *franco*, 1 fr

Histoire de France pour les

1 volume, 0 fr. 75 ; *franco*, 0 fr

INSTRUCTION CIVI

1 volume, 0 fr. 95 ; *franco*, 1 fr

Les 3 Volumes franco : 3 f

COMMENT nous fer

La Révolution

Par E. POUGET et E. PATAU

1 volume in-18, 3 fr. ; *franco*, 3

Pierre LOUYS

Aphrodite

1 volume illustré, 0 fr. 95 ; *franco*,

Jehan RICTUS

LES SOLILOQUES DU PAU

1 volume, 3 fr. ; *franco*, 3 fr.

* * *

FIL DE FER

1 volume, 3 fr. ; *franco*, 3 fr.

Adresser les demandes avec leur montant à

Henri FABRE & Cie, 20, rue du Louvre, 20 -:- PA

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date due

SEP 0 2 2009

SEP 0 2 2009

DEC 0 1 2009

UOJAN 07 2010

CT CE
0140 .P65
V0039 1910

ROUDINE, VICTOR
MAX STIRNER

1535391

U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 03 09 12 14 19 6